L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. MARDI MATIN, 31 JANVIER 1888. 61me Année

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, la Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 31 JANVIER 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix fédéré de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le Sheriff, à la Bourse des Encanteurs—Deux lots de terre dans le Troisième District.

Par Hy. Stern & Co., à leur salle d'encan, No 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Le parti radical des Etats-Unis et l'industrie sucrière de la Louisiane.

Il y a quelques mois, à l'occasion de la création de la Société d'agriculture de la paroisse Plaquemines, dont il est un des fondateurs et des membres les plus utiles, M. Henry Clay Warmoth racontait, fort spirituellement, qu'à une certaine époque, qui n'a pas été la plus belle de sa carrière, il s'était lancé dans la politique, mais que le peuple lui avait poliment signifié qu'il ne voulait plus de lui. Il se l'était tenu pour dit et s'en était bien trouvé. C'était agrément pensar, et tous ceux qui ont entendu cette parole y ont applaudi.

Il paraît que l'ex-gouverneur a changé d'avis.

Il ne lui suffit plus d'être un grand et intelligent planteur. Nous ne savons quelles émanations malsaines d'un radicalisme ranci par le temps, lui est monté au cerveau et le lui a troublé. Le voici rentrant dans l'arène politique. C'était bien la peine de s'être montré sage, pendant quelques années, pour perdre, en une folle équipée, le fruit d'une vertu qui avait dû lui coûter cher à acquérir. Le radicalisme qui, dans ses meilleurs, ou, plutôt, dans ses moins mauvais moments, n'a fait parler de lui qu'en mal, est, à l'heure qu'il est, détesté. Ce n'est pas l'ancien *leader* qui le réhabilitera. Il est démodé, parce qu'il se nourrit d'idées et de sentiments qui sont d'une autre époque; on n'en veut plus, parce qu'il rappelle un passé trop douloureux. On a dit de lui qu'il ne servait plus qu'à une seule chose : consolider la démocratie et la forcer à serrer ses rangs, pour tenir plus sûrement tête à l'ennemi. C'est, exactement, l'effet qu'a eu la tentative de M. Warmoth.

Il doit y avoir à cette volte-face du ci-devant jeune homme une raison—tout au moins, un prétexte. Quel est-il? C'est ce qu'il s'agit de savoir.

On se souvient qu'aux dernières élections présidentielles quelques planteurs—ils étaient peu nombreux—qui avaient toujours marché dans les rangs de la démocratie et sur le concours desquels la démocratie avait le droit de compter, votèrent pour Blaine. Cela fit sensation parmi nous. Le motif, c'est que les démocrates s'étaient inféodés au libre-échange et, qu'avec eux, il n'y aurait jamais de sûreté pour l'industrie sucrière louisianaise, qui ne peut se passer de protection.

Nous comprendrons ce raisonnement s'il était justifié par les faits, mais il ne l'est pas. Oui, sans doute, le parti qui se nomme républicain est protectionniste, mais qual protectionnisme, juste ciel! Plein de partialité, affichant des préférences injustifiables, empreint du plus étroit esprit sectionnel. Il nous trompe quand il s'intitule national. Nous tie savons que trop bien ce qu'il entend par la nation.—Cela part des Etats qui bordent les lacs jusqu'à ceux qui s'étendent aux rives de l'Ohio, jusqu'à l'audacieuse ligue de Dixie. Le reste n'existe pas pour lui, et n'a droit à aucune de ses faveurs. Combien d'hommes de la nouvelle génération savent ce que c'est que la ligne de Dixie? Pour eux, c'est de l'histoire ancienne, et bon nombre ne seraient pas fâchés qu'on leur en donnât une définition. Eh bien, le radicalisme en est encore là, c'est qu'il y a de pis pour lui—il n'en peut sortir, car c'est ce qui constitue sa raison d'être. Du jour où il a cessé de la ligue de démarcation, il n'avait plus rien à faire dans le monde politique; il lui fallait céder la place à d'autres. C'est là ce qui le désole et pourquoi il cherche toujours à ramener le pays, à cette époque de divisions et de querelles intestines. Le radicalisme est aussi déplacé, aujourd'hui, chez nous que le jacobinisme français de '93 au milieu de la République de 1888.

Oui, les radicaux sont protectionnistes, mais pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre, pour ceux du Centre et du Nord-Ouest, mais pour ceux du Sud—Ouest ou Est—jamais. Il n'est pas national, leur protectionnisme : il est radical et nordiste. Ne leur en demandez pas davantage; ils ne vous comprendraient même pas. Ils ont la démence des idées fixes et un parti pris dont rien ne les fera revenir.

Ce qui s'est passé au Sénat, il y a trois ou quatre jours, en est la preuve la plus frappante. C'était l'illustre M. Sherman qui avait la parole, et, si jamais il y a eu, dans le parti républicain, une voix autorisée, c'est bien la sienne. Il s'exhale de chacun de ses discours, de chacune de ses phrases, une odeur si prononcée de radicalisme, qu'elle nous monte à la gorge, parfois.

Naturellement, M. Sherman fait du protectionnisme, mais à la façon de ceux de son école, en le criblant d'exceptions, en le saupoudrant d'exclusions bien nettement définies. La première de ces exceptions, de ces exclusions, c'est la Louisiane—*of course*. Le seul nom de la Louisiane l'horripile; il consentirait à protéger toute une zone voulût-il l'exception d'une industrie qui a contre elle un vice constitutionnel, irrémédiable : elle est louisianaise. Mort à tout ce qui peut favoriser un Etat qui a eu, le premier, l'audace d'arracher au radicalisme le masque dont il se couvrait le visage et de dessiller les yeux du pays!

M. Sherman a émis, dans son dernier discours, une singulière réflexion qui est de sa part, une maladresse dont nous ne le croyions pas capable.

A propos du message de M. Cleveland dont les tendances en faveur du libre-échangisme ont provoqué les discussions actuelles, il fait remarquer que le Président, qui réclame la réduction des droits sur plusieurs grandes industries qu'il cite, sur lesquelles il s'étend assez longuement, ne dit pas un mot de l'industrie sucrière, et il ne dit nullement pourquoi. La réponse ne se trouvait pourtant bien simple: M. Cleveland a, récemment, par l'intermédiaire de son Commissaire de l'agriculture, donné à cette industrie le plus de travailleux des encouragements, en y introduisant un procédé qui en double les produits et y opère la plus heureuse des révolutions. Il ne pouvait donc pas frapper d'une main ce qu'il venait de relever de l'autre; il eût été pris en flagrant délit d'inconséquence. On ne se doute pas assez de la fortune, de l'existence de la bonne foi de deux ou trois mille agriculteurs et fabricants, et de plus de cinq cent mille travailleurs, rien que pour la Louisiane—sans parler des planteurs sucriers du Texas et des cultivateurs de sorgho de l'Ouest. Nous admettons avec le grand pontife du radicalisme que c'est une exception—une exception forcée, mais favorable, dont nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

Mais comment M. Sherman ne veut-il pas qu'on la signalant il met en relief celle qu'il fait lui-même, en sens contraire? Lui aussi, il énumère, avec une complaisance marquée, les industries qui ont droit à la protection, par conséquent, au maintien du tarif; seulement—il y a toujours, pour le moins, un "seulement" dans le protectionnisme des associés politiques du sénateur de l'Ohio—il en exclut l'industrie sucrière de la Louisiane, d'un Etat maudit, qui a si puissamment contribué à enlever au radicalisme la prépondérance dont il usait et abusait, depuis plus de quinze ans, et, à cause de cela, mérite d'être chargé de tous les anathèmes. A ce crime, déjà irrémissible, il ajoute une perfidie plus atroce encore : il verse, tous les ans, dans le Trésor de l'Union, une somme ronde d'une cinquantaine de millions. Il y a là de quoi faire sortir de leurs gonds tous les bons radicaux—c'est-à-dire ceux qui placent leur parti au-dessus du pays, et leurs intérêts particuliers avant ceux du Trésor national.

Cette persécution, et bien d'autres faits que nous ne pouvons rappeler, aujourd'hui, mais sur lesquelles nous reviendrons plus tard, prouvent à quel point le radilisme est l'ennemi irréconciliable de la Louisiane et de ses industries. Nous n'obtiendrons jamais rien de bon du parti dont MM. Sherman et Blaine sont les idoles; nous ne pouvons en attendre que de l'hostilité et des mesures de haine. Voter en sa faveur équivaudrait, pour tout bon Louisianais, à un suicide.

AUX SOURDS.

Une personne guérie d'une surdité constante de 23 ans par l'emploi d'un remède très simple en enverra la description gratis en français à quiconque en témoignera le désir. S'adresser: Nicholson, 177 Macdougall st., New-York City.

La fièvre "malaria."—Sous quelque forme que se manifeste cette fièvre, fièvre ou frisson, fièvre bilieuse rémittente, elle est plus redoutable que le monstre marin décrit par un grand poète de ce siècle. Mais il est un remède qui en vient à bout graduellement; c'est le Rostetter Stomach Bitters. Difficile de se figurer la joie de celui, qui, après bien des années de souffrances, est guéri de l'une de ces fièvres. L'excellent amer triomphe également des cas de dyspepsie et de constipation les plus obstinés, ainsi que des rhumatismes et des maux de reins. Il calme les nerfs, rend la vigueur aux personnes affaiblies par la maladie et fait grand bien à tout le système.

Le Fer, la Potasse, et les meilleurs altératifs végétaux, font de la Salsepareille d'Ayer un remède sans égal pour le sang.

LOUISIANE.

Le *Foyer Créole*, Convent P. O., paroisse St. Jacques, du 28 janvier :

On nous dit qu'une loge de la société des Chevaliers du Travail sera prochainement organisée dans ce district, et que déjà elle compte un bon nombre de membres.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les travailleurs se préparent à demander une augmentation de salaire. Un habitant du Gme district nous a fait voir une lettre qui lui était adressée, cette semaine, par les Chevaliers du Travail. Dans cette lettre, les travailleurs fixent le prix du leur salaire à 90 cents par jour.

Pourquoi n'aurions-nous pas une Association de Planteurs?

Quand les travailleurs organisés obéissent au gré d'un chef, d'une société, il devient nécessaire que ceux qui emploient se consultent et s'entendent.

Qu'on accorde à l'ouvrier le salaire auquel il a droit, que ce salaire soit suffisant, rien de plus juste; mais, au moins, qu'il soit uniforme, afin que l'employé ne soit pas sans cesse tenté, par l'appas de quelques sous, d'aller chercher fortune chez le voisin.

—Marié, le mardi, 24 janvier 1888, M. Antoine Hockman à Mlle Clémentine Cambrelin.

—Les restes mortels du Très Rév. P. Georges S. Rapier, qui avait été déposés dans le cimetière St. Michel, l'an dernier, ont été transférés, samedi, sur la propriété du Collège Jefferson, où un magnifique tombeau avait été élevé pour le recevoir.

Mardi matin, avait lieu, dans la chapelle de cette institution, le service anniversaire pour le repos de l'âme du regretté défunt.

Le Très Rev. P. Lefterier, provincial de la Société de Marie, récemment arrivé au Collège, et plusieurs prêtres de la Nouvelle-Orléans et des paroisses voisines, assistaient à cette solennelle cérémonie.

—*Décédé*, dans la paroisse Ascension, jeudi 19 janvier 1888, à 7 heures et demie du matin, à l'âge de 10 ans, 5 mois et 15 jours, Harry Vernon, le plus jeune fils de M. R. N. Sims.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 27 janvier :

Les affaires, dans notre ville, ont été très languissantes—la semaine qui vient de s'écouler—à cause du mauvais temps, qui a été sans précédent, si nous en croyons nos plus anciens habitants.

—M. Clément nous annonce que son essai d'ensilage, l'été dernier, a parfaitement réussi. Il nourrit, maintenant, ses bestiaux avec le fourrage conservé, et il n'a qu'à se féliciter de leur état.

—M. H. A. Weaver, venu ici, du Dakota, il y a un mois, a amené avec lui M. Grover Buell, qui, lui aussi, se fixe parmi nous.

—M. J. T. Rogers, de Barckley, comté Osage, Kansas, qui était déjà venu ici il y a deux ans, et était, depuis, abonné à notre journal, s'est enfin décidé à venir s'établir chez nous, fuyant le pays des "blizzards".

Nous en dirons autant de M. Ch. H. Jackson et de sa femme, qui sont enchantés de leur nouvel établissement.

—M. Ch. S. Wright, qui habite ici depuis le printemps dernier, venant du comté de Marion, Missouri, a fait venir son ami M. W. A. Callahan, du même comté, même Etat.

—Autres nouveaux arrivés: Mme Jacob Daniels et son fils, qui viennent rejoindre ici le chef de la famille. Malgré le mauvais temps, ils se sont trouvés comme en plein printemps. Il faut dire aussi qu'ils arrivent de Denver, Colorado, où le pays était tout couvert d'une neige épaisse, quand ils l'ont quitté.

—La plupart de nos trottoirs sont dans un état déplorable. Pendant les derniers mauvais temps, les passants étaient obligés de les abandonner pour marcher en pleine boue au milieu de la rue. Dimanche dernier, nos églises étaient vides, personne n'osant s'aventurer hors de chez soi. Nous espérons que nos propriétaires vont prendre des mesures sérieuses, pour remédier à ce mal. Nous n'avons pas besoin de dire ce que nous avons à y gagner. Nos lecteurs en savent, là-dessus, aussi long que nous.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St-Landry, du 28 janvier :

De la boue, encore de la boue, toujours de la boue! Quand donc cet état de choses finira-t-il? Il nous faut attendre maintenant le retour du beau temps, pour pouvoir travailler à réparer nos rues et nos chemins, afin de rendre les transports et les déplacements possible.

—Depuis les froids, le verglas et la glace de la semaine dernière, il a plu presque tous les jours, et il a été impossible de vaquer aux travaux de la ferme.

—Voici le mouvement du fret pour Opelousas, dans le mois de décembre dernier :

Balles de coton expédiées, 1333; boucants de sucre, 159; barils de mélasse, 224; sacs de riz, 1733; graine de coton, 15 voitures. Les expéditions ont été fort peu de chose en janvier, à cause du mauvais temps et du détestable état des chemins.

—Nos chemins sont devenus si impraticables, que nous croyons devoir revenir à un projet dont nous avons déjà parlé il y a deux ans; la construction d'un chemin de fer à une seule voie, allant d'Opelousas à l'Ouest, vers la splendide région de la rivière Darbonne, dans la paroisse Calcasieu. Nous y trouverions d'immenses avantages: 1, il y aurait là un marché ouvert aux pièces presqu'inépuisables de cette région; on pourrait y établir un certain nombre de scieries où l'on fabriquerait des bois de charpente et des merrains; 2, le chemin traverserait les rizières de notre paroisse et donnerait à nos planteurs un moyen d'envoyer leurs produits au marché. Comme on trouverait un placement facile, on cultiverait dix fois plus de riz. Nous aurions, dès lors aussi, une voie de communication avec le Texas, voie qui nous manque maintenant.

Le *Commercial*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 28 janvier :

Un meeting de l'Association des producteurs de bois de charpente et de construction a eu lieu, le 23 pourant, à Beaumont, Texas. Les scieries de Lac Charles et d'Orange y étaient très bien représentées, ainsi que celles qui sont situées sur la Sabine et le chemin de fer East Texas.

Voici les rapports pour les scieries, pendant l'année 1887 :

Il a été expédié 2511 wagons, contenant 170,531,200 pieds de bois de charpente. Elles ont encore des commandes de 12,000,000 de pieds, qu'il leur reste à remplir.

Le *Guardian*, paroisse Claiborne :

Nous devons citer un fait remarquable et dont nous sommes fiers : La population de couleur, de notre paroisse a fait, cette année, plus d'argent que jamais, depuis qu'elle a été émancipée, et, ce qu'il y a de plus heureux à constater, c'est qu'elle commence à économiser. Qu'elle continue ainsi, plusieurs années et elle aura acquis une véritable indépendance.

Le *Réveil*, St. Martinville, paroisse St. Martin, du 28 janvier :

Le chemin de fer Morgan, qui monopolise, depuis qu'il a été construit, la contrée du Têche, annonce une réduction de 50 pour cent sur le fret. Pourquoi la réduction? Parce que des bateaux ont commencé de voyager entre la N.-O. et St-M. Ces messieurs du chemin de fer veulent établir un prix assez bas pour arriver à faire disparaître la ligne des vapeurs, puis, surcharger de nouveau nos marchands et nos habitants, comme par le passé.

Marchands et habitants accordez une partie de votre patronage aux bateaux du Têche, même quand leurs prix seraient un peu plus élevés que ceux du chemin de fer, s'il le faut; sinon vous vous en repentirez: rappelez-vous le passé.

Phthisie, Scrofules, débilité générale, etc.—Tous ces maux de même que les toux chroniques, les bronchites se guérissent par l'**Emulsion de Scott** faite à huile de foie de morue pure et d'hypophosphites. Des médecins éminents le prescrivent à leurs malades et en obtiennent les plus heureux résultats. Voici ce qu'en dit l'un d'eux : "J'ai donné de "Scott Emulsion" dans le cas d'une toux chronique accompagnée d'hémorrhagie, de perte d'appétit, d'émaciation, de manque de sommeil, etc. Tous ces accidents ont été vaincus, et je crois que l'émulsion a guéri un cas de consomption bien constaté."—T. J. Findley, M. D., Lone Star, Texas.

Pour prendre après dîner, afin d'activer la digestion, les Pilules d'Ayer ont une efficacité merveilleuse.

Les vignes de la France en 1887

Sous tous les rapports—dit le *Journal des Débats* du 14 janvier—l'année 1887 a fourni des indications précieuses qui orientent le cultivateur d'une manière décisive, l'affermissent dans la marche à suivre, et préparent ainsi une période qui changera certainement la prospérité dans nos campagnes, à la condition toutefois que des mesures fiscales, inspirées par des considérations étrangères aux intérêts de l'agriculture, ne viennent pas troubler ce laborieux travail de reconstitution.

Nos vignes elles-mêmes, si cruellement maltraitées par les parasites végétaux et animaux, commencent à se reformer avec un entrain qui fait bien augurer de l'avenir. La vendange de cette année, il est vrai, ne semble guère confirmer ce pronostic qui semblait emprunt d'un optimisme déplacé. Une production d'abord évaluée à 28 millions d'hectolitres, ramenée ensuite à 24 millions seulement par un document publié sous le patronage du ministère des finances, n'est pas faite pour rassurer l'opinion dans un pays comme le nôtre, qui a vu jadis des rendements de 80 millions d'hectolitres. Mais ce serait, selon nous, se faire une idée assez fausse de la situation, si l'on croyait qu'elle est exactement exprimée par un chiffre aussi minime.

Un chiffre presque aussi mesquin ne se présente pas pour la première fois dans nos annales viticoles. En 1879, le rendement n'a guère dépassé celui de 1887, puisqu'il a été de 27,800,000 hectolitres, et notre Revue commerciale de lundi dernier rappelait avec à-propos que la production moyenne de la France, après avoir atteint 45 millions d'hectolitres en 1850, était tombée à 28 millions en 1852 par suite de l'apparition de l'oïdium; à 10 millions en 1854, pour remonter à 75 millions d'hectolitres en 1869, à la veille où la peste phylloxérique a dévasté sur notre territoire.

Ces situations tendent à prouver, ce nous semble, que notre vignoble a subi déjà plus d'une épreuve sous laquelle, au moment où elle se manifestait, on a pu croire qu'il devait succomber. Il s'en est relevé cependant, d'une manière tellement brillante que, de 10 millions d'hectolitres en 1854, il a pu rebondir à 71 millions en 1869. Ce qui s'est passé à cette époque néfaste se répétera à l'époque actuelle, car nos savans et nos praticens d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré; ils déploient, pour lutter contre les fléaux nouveaux, autant d'énergie que leurs prédécesseurs, et sont en outre secondés par des ressources scientifiques incomparablement plus vastes que celles d'autrefois. Pour s'en assurer, il suffit de recourir aux comptes rendus des travaux du service du phylloxera et aux déclarations qu'ont faites au dernier congrès viticole de Mâcon les viticulteurs les plus autorisés.

Contre cette maladie foudroyante, désignée sous le nom de mildew, nous possédons maintenant, grâce aux recherches des Millardet, des Prillieux, des Perrei, etc., des moyens d'une efficacité certaine. Le sel de cuivre, sous forme d'eau céleste, de bouillie bordelaise, ou de simple solution, d'après des formules expérimentées dans toutes les conditions imaginables par des appareils pulvérisateurs d'un prix modéré et d'un maniement facile, permettent d'atténuer les champignons microscopiques mortifères d'une manière certaine. Pour obtenir ce résultat, il suffit d'opérer en temps utile, c'est-à-dire d'une manière préventive. Partout où cette précaution a été prise, le mal a été enrayé; si, sur certains points, il s'est développé, ce n'est pas au remède qu'il faut s'en prendre, mais au manque de vigilance, à cette apathie fâcheuse, ou bien encore à cette méfiance inepte qui caractérise le vigneron routinier et affligé de cette sorte de scepticisme dont se parre l'ignorance inconsciente. Il y a là un point définitivement acquis désormais, qu'en toute justice il convient de porter à l'actif de cette année 1887, qu'il ne faut pas maltraiter plus qu'elle ne le mérite.

Contre le phylloxera, les chances de victoire en faveur de la défense s'affirment avec une puissance qu'est singulièrement fortifiée au cours de cette dernière. Pendant que, d'une part, l'invasion progresse avec une lenteur significative, le travail de conservation la soutient de l'autre, et la reconstitution des vignobles détruits marche d'un pas qui s'accélère de jour en jour. Sur ce dernier point, il y a plus à douter, comme, l'a si éloquemment démontré, à Mâcon, M. le sénateur Gaston Bazille, l'un de nos viticulteurs les plus méritants. Le département de l'Hérault, converti en désert aride il y a quelques années, a recouvré son ancienne splendeur presque entièrement, grâce à un choix de cépages américains auxquels on s'est arrêté après des tâtonnements qui ont coûté une peine infinie. On y a trouvé des variétés capables de végéter vigoureusement dans un sol infecté, et de ramener, soit comme producteurs directs, soit comme producteurs indirects par leur mariant par la greffe aux cépages français, cette production si abondante qui caractérisait la région. Tous les départements, doués d'un sol et d'un climat analogues, qui graviteut autour de l'Hérault, emboîtant le pas à sa suite, suivent avec éclat la marche indiquée par ce département initiateur, sous l'impulsion des savants professeurs de l'Ecole d'agriculture de Montpellier et sous celle de praticiens éclairés, tels que les Bazille, les Henri Marès, et une foule d'autres qui les secondent.

Il y a mieux; si, jusqu'à présent, on était parvenu à se fixer sur le choix des porte-greffes américains adaptables aux sols siliceux et argileux dépourvus de calcaire, il n'en était pas de même en ce qui concerne les sols calcaires, crayeux, sur les terres dites *de Champagne*, comme on les rencontre dans les Charentes et sur d'autres points de notre territoire. Là, on était complètement désarmé et la désastre menaçait d'être irréparable. Ces craintes vont se dissiper, et nous le devrons encore à l'année 1887, pendant laquelle s'est effectuée l'exploration aux Etats-Unis de l'éminent professeur Viallа, chargé de visiter les régions calcaires où il aurait chance de rencontrer des vignes sauvages à végétation vigoureuse et susceptibles d'être importées en France, afin d'y servir de porte-greffes à nos cépages français les plus renommés par l'excellence de leurs produits. Ces recherches, poursuivies à travers le vaste territoire américain, poussées jusque dans le territoire indien, jusqu'au fond du Texas, et par delà les montagnes Rocheuses, jusqu'en pleine Californie, ont été couronnées de succès. Trois variétés, *Vitis Berlianderi*, *V. Cinerea* et *V. Cordifolia*, déjà étudiées et classées au point de vue botanique par Planchon, Engelmann et Michaux, ont paru à l'œil exercé de M. Vialla, qui les a étudiées sur place dans leur mode de végétation, les porte-greffes susceptibles d'offrir le plus de chances pour nos terrains calcaires et. marneux. Malgré les réserves dont cette déclaration est enveloppée, réserves commandées par la prudence scientifique la plus élémentaire et qui ne seront levées que lorsque la méthode expérimentale *a posteriori*, recommandée comme critérium par notre illustre Chevreul, aura donné sa confirmation, les probabilités sont toutes en faveur des espérances de M. Vialla.

Mais rien ne nous dit que cette lutte acharnée pour l'existence de nos vignobles contre le phylloxera ne finira pas par se résoudre d'une façon aussi simple qu'inattendue. Jadis, il a une cinquantaine d'années de cela, le pyrale de la vigne menaçait d'une destruction à peu près complète les crue incomparables de la Haute et Basse-Bourgogne. Comme aujourd'hui, les vignerons étaient affolés, et leur émotion avait gagné jusqu'à nos grands corps scientifiques. L'Académie des Sciences, ce recours suprême des hommes atteints par des maux mystérieux, avait fait de ce fléau l'objet principal de ses préoccupations. Elle délégua un savant naturaliste, Victor Audouin, avec mission d'étudier les mœurs de la pyrale et de chercher les côtés faibles par où elle serait vulnérable. Plusieurs rapports, un magnifique ouvrage orné de planches d'une exécution merveilleuse s'ensuivirent, mais sans apporter le remède attendu, lorsque tout à coup on apprit que, au fond du Beaujolais, un vigneron obscur, du nom de Raclet, avait trouvé ce qu'avait lui la science avait cherché en vain. Raclet s'était tout uniment avisé de brosser les souches de sa vigne avec de l'eau chaude. Il avait découvert l'*ébaudage*, cette opération si simple et si pratique, qui a sauvé le vignoble bourguignon, et que l'on applique encore contre la pyrale, comme moyen préventif, après s'en être servi comme moyen curatif.

Pourquoi, de qui est arrivé pour la pyrale n'arriverait-il pas pour le phylloxera? De ce que, depuis que l'Etat a offert un prix d'une valeur considérable, —ce qui a ouvert la porte à toutes les convoitises—des centaines d'inventeurs ont proposé des procédés puérils ou ridicules, il ne s'ensuit pas qu'un observateur sérieux ne parvienne à réussir où tant d'autres ont échoué. En pareille occurence, il ne faut rien délaisser, pour peu que le remède indiqué et expérimenté ne choque pas le sens commun. Les difficultés sont ici plus grandes, il vrai, car il s'agit d'un insecte protégé qui, tantôt ne s'attaquer aux parties aériennes de la plante, pénètre dans les profondeurs du sol, pendant certaines périodes de ses transformations successives, pour s'attaquer aux radicelles nourricières. Mais les combinaisons humaines sont infinies, et nous entrevoyons qu'on doit accueillir avec parti pris toute proposition nouvelle, quand elle émane de personnalités respectables et familiarisées avec les travaux de culture.

C'est à ce titre que nous croyons devoir signaler une communication que nous recevons de M. Nivert, cultivateur-viticulteur à la Chagnerotte, près Chatellerault (Vienne). Ce praticien nous annonce avoir trouvé "un procédé de traitement cultural protecteur de la vigne française franche de pied (sur greffage), assurant sa conservation et sa haute production, malgré la peste "phylloxérique, simple, facile, à la "portée de tous, et n'exigeant pas *un centime de frais de plus* que n'exige la "culture ordinaire, procédé dont l'efficacité est garantie par sa longue application". En nous demandant de mettre cette communication sous les yeux de nos lecteurs, M. Nivert ajoute qu'il est prêt à adresser gratuitement et franco une notice explicative de sa méthode à toute personne qui lui en fera la demande par lettre affranchie.

Nous, défenseurs volontaires au désir de M. Nivert, nous permettent toutefois que, si sa note avait été accompagnée de quelques témoignages autorisés, de quelques faits bien établis, la confiance que pourra inspirer sa découverte en eut été beaucoup plus réelle et plus générale. Mais ne préjugeons rien, et attendons.

Dans quelques jours va s'ouvrir le concours général de Paris pour les animaux gras et pour les reproducteurs. Nous en rendrons compte et, par la même occasion, nous examinerons certains côtés de notre production animale qui méritent d'être mis plus particulièrement en évidence.

OU LES MEURT LE MOINS.—C'est à Bruxelles, savez-vous, qu'on meurt le moins.

Nous trouvons, en effet, dans le *Bulletin médical* que statistique intéressante de la moyenne des décès dans trente grandes villes.

Sur 1,000 personne, il en mieurt par année :

A Bruxelles, 16; à Amsterdam, La Haye et Philadelphie, 16; à Stockholm et à Baltimore, 17; à Dresde, 18; à Vienne et à Turin, 19; à Berlin, New-York, Brooklyn, 20; à Paris, 21; à Christiania, 22; à Saint-Pétersbourg, 23; à Vienne, 24; à Buda-Pesth, Bombay et Calcutta, 25; à Rotterdam, Breslau et Prague, 26; à Munich, 27; à Hambourg, 29; à Trieste, 30; à Copenhague, 31; à Alexandrie, 35; à Rome, 37; à Madras, 43, et au Caire, 51.

Paris arrive donc treizième sur trente! Bruxelles, qui vient en tête, le doit certainement à la création d'un service autonome d'hygiène qui date déjà de quelques années et qui a diminué considérablement la mortalité par maladies épidémiques. C'est une organisation de ce genre que réclamait pour la France, aux pouvoirs publics, le comité consultatif d'hygiène publique, présidé par M. le professeur Brouardel.

L'ART.—Voici comment M. Alexandre Dumas fils définit "l'Art" dans l'*Affaire Clémenceau* :

"Savez-vous ce que c'est que l'art? C'est le vrai dans le vrai, et, d'après ce principe, l'art a cru des règles absolues que vous chercheriez en vain dans la nature seule. Si la nature seule pouvait le satisfaire, vous n'auriez qu'à monter un beau modèle de la tête au pieds pour faire un chef-d'œuvre. Or, si vous exécutiez cette idée, vous ne produiriez qu'un grotesque. Le talent consiste à compléter la nature, à recueillir çà et là ses indications merveilleuses, mais partielles, à les résumer dans un ensemble homogène et à donner à cet ensemble une pensée ou un sentiment, puisque nous ne pouvons lui donner une âme. Eref, celui qui, en s'enfermant dans les règles implacables du beau, se rapproche le plus du vrai, est l'artiste par excellence. C'est Phidias, c'est Michel Ange, c'est Raphaël."

LÉSIONS OCULAIRES DE LA LÈPRE.—M. Poncet, de Cluny, membre de l'Académie de médecine, de Paris, a examiné des yeux atteints de lésions lépreuses. Ces lésions, produites par la bacille de Hansen, marchent de l'extérieur vers la profondeur de l'œil. Le fond de l'œil peut être sain, quand les parties extérieures sont déjà rongées par le parasite. Il se pourrait donc qu'au début la lésion fût localisée et non l'indice d'une infection déjà généralisée. Cette observation sera d'une importance capitale au point de vue thérapeutique.

Décédée hier, lundi, 30 janvier 1888, à 1 1/2 heure P. M., Mademoiselle JOSÉPHINE E. MAHER, fille de feu Michael Maher et de feue Elisabeth Griffon.

Les amis et connaissances des familles Maher, Griffon et A. B. Reine sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 1/2 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, 413 rue Bienville, entre Galvez et Miro.

ERNEST C. VILLERÉ,
15 rue Carondelet,
Importateur et marchand de Vins fins, Comestibles de fantaisie, Vins rouges et blancs en caisses et en barriques, Cognacs, Sherries, Vins de Porto, Rums, Gins, Vins de la Californie, Cordiaux, etc., Champagnes de Deibert & Cie., Whiskies célèbres de Cahn, Belt & Cie. 10 déc—1an

Bureau de la compagnie du Chemin de fer Orleans. — Nouvelle-Orléans, le 27 janvier 1888.—L'élection pour l'année suivante de sept Directeurs de cette Compagnie, aura lieu le LUNDI, 6 février 1888, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi.

P. COUGOT, Secrétaire.
28 jan—4 f

NOTRE PAIN EN DANGER.

Les chimistes du gouvernement des Etats-Unis, dans leurs analyses des articles alimentaires dont fait usage le gouvernement, ont constaté qu'à peu d'exceptions près, toutes les poudres à pâtisserie sur le marché contiennent de l'alun ou des phosphates, ou bien encore une grande quantité de chaux ou d'autres substances nuisibles à la santé. Il a été parfaitement établi que la poudre Royale est la seule dans la composition de laquelle il n'entre aucun ingrédien délétère, la seule absolument pure.

On se sert d'alun pour remplacer la crême de tartre lorsqu'on veut une poudre à pâtisserie peu coûteuse; on en a à deux sous la livre, tandis que la crême de tartre pure se vend quarante. L'alun empoisonne le système, et, dans bien des cas, est fatal. Les poudres phosphatées sont celles qui coûtent le moins après les poudres d'alun. Celles-là aussi contiennent de l'alun en grande quantité. Les poudres avec lesquelles il est donné un objet quelconque à l'acheteur, contiennent de l'alun ou du phosphate.

La chaux est la substance dont les poudres à pâtisserie se passeraient le mieux. Il est vrai que lorsqu'on la soumet à la chaleur il s'en dégage du gaz acide-carbonique; mais il reste de la chaux vive, un des caustiques les plus puissants connus. Les chimistes ont trouvé douze pour cent de chaux dans certaines poudres à pâtisserie prétendues pures.

La pureté absolue et l'excellence de la poudre à pâtisserie Royale—reconnues aujourd'hui par tout chimiste de talent, et concédées par les fabricants de poudres—sont dues à l'usage exclusif qu'il est fait de crême de tartre purgée de toute chaux et de toutes impuretés au moyen d'un procédé patenté, que seuls les fabricants de la poudre Royale possèdent.

Dans son rapport, le chimiste du gouvernement des Etats-Unis dit: "La poudre à pâtisserie Royale est absolument pure; j'en ai acquis la certitude dans mes analyses pour le gouvernement. J'ajouterai qu'à cause des facilités que la compagnie possède pour se procurer de la crême de tartre parfaitement pure et pour bien d'autres raisons, celle entr'autres de préparer sa poudre "Royale", celle-ci est assurément la plus pure et la meilleure que puisse trouver le public."

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville à deux ilets de la rue du Canal. 2me district.
1nov 3m—mar,jeu,dim.

HENRY MASPERO, President. J. E. TOURNE, Caissier. D. FATJO, Vice Président.

The Traders' Bank,
Coin des rues Decatur et Douane, Nlle-Orléans, Lne,
Fait des affaires de banque et de collections en général; reçoit des depots en sommes quelconques, quelque minimes qu'elles soient.

Conseil de Direction :
D. FATJO, de D. Fatjo & Co., Négociants. H. T. COTTAM, de H. T. Cottam & Co., Grocers.
J. V. CHARPENTIER, Notaire. U. BASSETTI, de Bassetti & Xiques, Importateurs.
F. N. WOLCKMANN, Grocer. S. BERKSON, de Berkson Bros & Haspel, Grocers.
THOS. McDERMOTT, Négociant en sucre. D. GALBREATH, Courtier de sucre.
HENRY MASPERO, Courtier en sucre et en riz.
9 déc—3 mois—mardi lundi,dim

Trentième Tableau Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance
HOPE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.
Bureau : No 188 rue Gravier.

CONFORMÉMENT à sa Charte la Compagnie publie l'état suivant de ses affaires :

Primes reçues dans l'année expirant le 31 décembre 1887 :	
Sur les risques du feu	$540,260 84
Sur les risques de rivière	39,003 37
Sur les risques de mer	49,744 07
	$629,008 28
A ajouter : Primes non acquises au 1886	100,539 42—$729,547 70
2 sur 1,000 : intérêts et profits et pertes	30,075 96
	$759,623 66
A déduire :	
Pertes sur les risques d'incendie	$344,012 04
Pertes sur les risques de mer	28,988 52
Pertes sur les risques de rivière	35,932 86
	$408,933 42
Taxes	7,364 14
Primes remboursées	107,200 32
Commissions	84,463 99
Réassurances	27,421 43
Loyer	2,100 00
Bureau